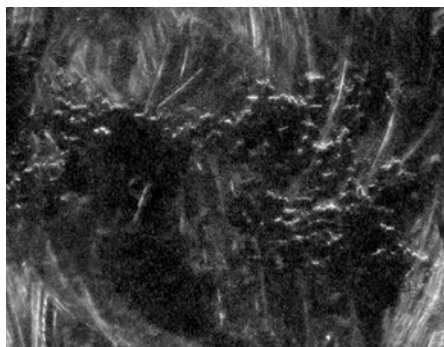


Joie, conquête achevée dans notre intimité, état royal du sujet réalisé

- 16 -

Tout art procède d'un intense désir de joie. Désir sans objet, sinon d'un être à créer, désir d'un monde sans rivaux qui déjà le convoiteraient. Mais la joie n'est pas un désir, ni le désir d'un désir d'autrui. Elle est la conquête achevée dans notre intimité, l'état royal du sujet réalisé, et révélé enfin dans sa forme la plus dense. Elle signifie sérénité, certitude, précision, stabilité. Incompatible avec le flottement, l'insatisfaction qui toujours paraît hésiter devant le monde réel, elle constitue notre métamorphose en une substance d'être tout à fait actuelle, et proche de nous-mêmes. Avec elle, « nous entrons dans la gloire du royaume ». La création de l'œuvre d'art rend témoignage de cette conversion psychique : le monde des signes fait pour nous chair vivante, et nous simulés en lui. Le désir de joie primitif, enraciné dans la première enfance, demeure chez certains hommes adultes la tendance dominante de leur vie entière. Tout sera mis en œuvre pour la traduire en acte. Leur volonté tenace est fille du désir de joie. Désir d'un objet à faire purement advenir hors du vide initial de l'âme et du monde ; et nullement désir impur d'objet préexistant, que l'on disputerait à un tiers concupiscent. L'œuvre d'art inclut en elle-même la joie enfin incarnée, qui ruisselle comme une musique lumineuse de son corps orchestral tout entier. D'où cette volonté invincible, souvent inattendue et surprenante, que manifeste en la réalisant l'inventeur de l'œuvre. Il en poursuivra l'accomplissement improbable en défiant tous les obstacles. Ici, sans autres délais, il veut posséder à travers elle la présence sensible de la joie « dans un corps et une âme » ; aujourd'hui il va conquérir un coin de paradis en ce monde sans chair ni âme, sans lumière, et sans joie.

(En temps de guerre, 1939-1941)



Guy Braun, *Les chevaux de balage*.
Monotype, détail, 2010.

Moi qui ai quitté depuis quarante ans ma demeure natale en Alsace, je connais toujours ce point d'émergence du temps de vie en moi, qui ne cesse de me soulever comme un fleuve sombre crêté d'incandescence, de m'éveiller à tous les lieux du monde, et à ce faite situé par excellence dans le présent de la parole humaine, qui a nom pour moi : Jérusalem.

Parce qu'ils ne sont jamais tout à fait achevés, mais demeurent un peu lourds de langue, bègues et embarrassés dans tous les idiomes des tribus avoisinantes, claudiquant vers nulle part comme le patriarche Jacob déhanché sur place par l'ange Samaël, celui qui dispense les drogues mortelles du pouvoir –

Parce qu'ils restent donc in-finis, eux aussi, les frontaliers du Rhin, ces passeurs éternels du fleuve de l'histoire, se sentent peut-être plus aptes que d'autres peuplades d'Occident à reprendre à leur compte le travail inachevé de la Genèse, à recommencer le combat où s'affrontèrent initialement, et se heurtent plus que jamais aujourd'hui, en cette époque de retour au chaos niveleur, le flux pénétrant du souffle et l'épaisse motte d'humus maternelle.

Ainsi, à quelques lieues de la bourgade où je suis né, ce village de potiers en Alsace du nord, vers lequel je roulais à bicyclette, le dimanche parfois, à travers la forêt de hêtres pluvieuse : Soufflenheim, « la patrie de la rivière du souffle »... A partir d'une étymologie tout imaginaire, en jouant un peu sur les sens, sur les langues, et les racines mêmes des mots, selon la bonne tradition des maîtres talmudiques, je puis donc inventer un midrash tout neuf : il m'a suffi d'évoquer le nom alémanique d'un hameau d'artisans obscurs aux confins de la Basse-Alsace. Et cela marche, comme par miracle !

Mais le miracle n'est-il pas, avant tout, dans le regard juste lancé sur la féminine réalité du monde interrogé dans ses entrailles, intimement devinée en sa maladroite splendeur, afin de la réjouir et connaître comme il convient à sa nature profonde ?

Le monde est pétri à la fois de matière et de sens occulte, fait de chair tendre comme la miche de pain du Sabbat aux belles tresses, parsemée de grains de pavot noirs, et conjuré avec le feu du vin sombre, consacré dans la coupe d'argent ancienne, où se mire et se reconnaît enfin, dès la nuit du vendredi, à l'instant de la sanctification du temps, le visage de l'homme aimant. Ainsi son œil lucide fait-il naître à elle-même la présence réelle du monde, lui permettant d'advenir dans le flux tourbillonnant de ce qui sera.

Un poète juif saisit ces choses-là d'instinct, il en jouit par droit d'aïnesse, si j'ose ainsi résumer ma pensée. Il les éprouve en soi-même à un degré d'intensité extrême, car son esprit anxieux agit simultanément dans les deux royaumes où il quête le sens de cette vie : écartelé entre les pôles contraires de l'existence, là où s'accumule le courant de haute tension du futur, souvent il sera brûlé dans sa chair la plus intime par ces mains jumelles de flamme blanche et bleue. Il s'épuisera à tisser, de l'une à l'autre épaule du temps, sur le corps terrestre qui se dérobe et fuit, le manteau sans couture de son impensable unité !

¹ Parole talmudique, souvent née de l'interprétation libre d'un mot hébreu.

A l'instar de la strophe du poème qui s'effiloche en vibrant à travers tous les moments et tous les lieux où il va chercher aventure pour survivre, ce manteau de prière immémorial, ce talith frangé de tsitsith comme par les dix paroles du Sinaï qui fondent en justice d'amour la cité de l'homme à venir, n'est-il pas le tissu-à-tout-faire du monde, le texte où s'enveloppent corps et âme joints ensemble dans le silence, à l'instant vrai de l'oraison ?

Ce manteau de parole n'est-il pas aussi la tente où s'abrite la joie des amants, à l'heure rapide où l'on célèbre leurs noces, sous l'arche immense du ciel que dévore le vent ?

N'est-il pas le suaire où se raidira le cadavre nu au fond de la fosse boueuse, après ce jour sans aucun jour, dont la noirceur rayonne dès l'ouverture de la porte inouïe ?

Seul le manteau troué et pourri du texte saint lui servira de compagnon d'éternité dans le chemin ténébreux du labyrinthe d'en bas, cet autre passage sans lieu, ni commencement, ni fin.

Tâche de la parole, navette du tisserand céleste qui court sans cesse, de ce monde déjà défait, vers quel pays nouveau à jaillir sous nos pieds, à travers ce présent improbable qu'il enfante de ses mains par la puissance de son jeu, de son rêve éveillé d'artisan divin, respirant, périssant, renaissant avec nous qui sommes peut-être ici-bas son imperceptible écho :

« Soufflen
heim... » -

Dans le buisson

Sur ces rives hostiles... Le rêve obscur, l'intuition glanée dans le temps se muent en monde, deviennent réalité spatiale, vie connue comme effort contre, tension vers... Un presque vivre, en somme. Certes, je n'avais pas choisi l'exil, la lutte perpétuelle : ils se sont imposés à moi, ne me laissant que l'alternative de la mort. L'exil n'était donc pas accidentel, mais un moment essentiel, le retour au feu ancien devenait possible seulement à travers lui. Ceux qui l'oublient dans le tourbillon insensé de l'actuel sont anéantis. Comme une épreuve j'ai passé par cette vacuité de l'âme, cette attente toute orientée vers le présent refusé, afin de réaliser en moi l'équation de la mémoire et de la virilité, « zékher » et « zakhar ».

En vérité, l'exil physique en cache un autre, plus profond et plus dramatique. Biographie et poésie ont toutes deux imité quelque chose d'antérieur à elles. J'ai dû avoir dès la petite enfance un don – une ouverture – pour la solitude. Ma conscience, qui s'est découverte dans la solitude, s'est sentie incandescente dans le noyau d'elle-même comme un glaçon dont le centre serait de feu. Un soleil dans l'Arctique, en quelque sorte. Mais je n'ai réussi à m'en approcher qu'à travers l'exil et la solitude. Telle fut pour moi la règle, la rigoureuse loi fondamentale de l'existence. J'ai imité dans le quotidien la façon retenue (et d'autant plus vraie, plus

poignante) dont m'était donnée ma part du feu premier dans l'âtre de mon âme. Grâce à l'exil, le feu ! A travers ce manque ou cette parcimonie de la présence, patiemment endurés sans jamais renoncer ni désespérer pour de bon, la présence tout de même se manifeste. L'inceste heureux s'accomplit dans la pénurie du bien, du plus-être désiré. Ce noyau de feu qui m'est intime, et dont l'occultation interminable annule tout le reste dans la sphère du visible, je l'ai découvert dans l'ennui, les peines d'enfantement d'un avenir qui ne se pressait pas d'émerger de mon côté, sur ma rive du fleuve du temps. Dans l'esseulement ; dans le désert. Et pourtant vers trois ou

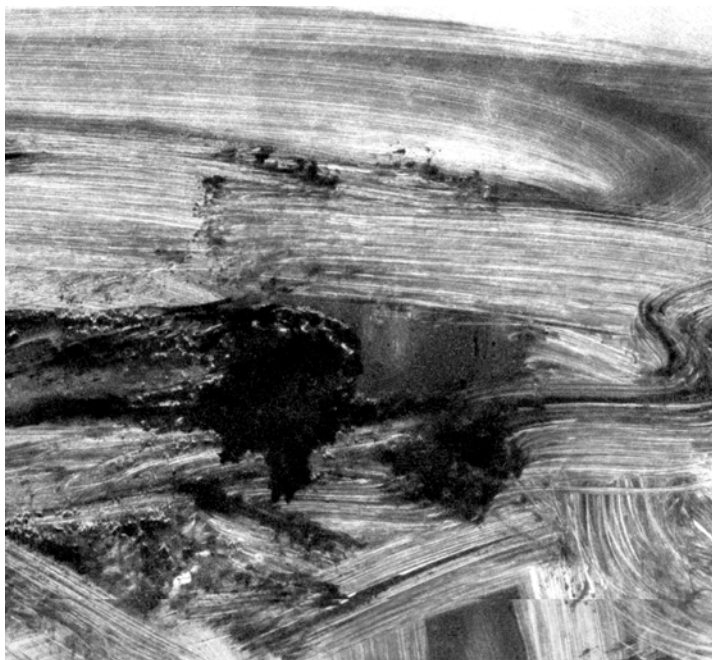


quatre ans, l'Arbre de Noël de nos voisins en Alsace : la porte de la chambre magique soudain ouverte, le flamboiement du buisson ardent ! D'avance germé et jailli en moi, afin que je le cherche au-dehors, pour l'y recevoir, le dire dans un hymne cent fois interrompu par ma perte, dont j'ai pu, comme lui, rejaillir. Au fond de cette perte, le béliar, être de pur désir surgissant. Presque vivre signifie donc : monter, retomber.

Etre le témoin et le complice de ce feu, se pousser en avant avec lui dans la durée, comme le chant, le psaume s'y enfoncent sans calculs ni projets dérisoires. Mais être aussi celui qui sait qu'il s'éteint, s'étouffe sous la cendre ; qui reste seul, sans lui. Dans la mesure où j'ai survécu aux décombres amoncelés autour de moi, puis inventorié ma propre Dispersion, Jérusalem s'est édifiée en moi dans la durée, comme le moment fragile du noyau de feu apparaissant. Elle s'est construite ainsi sans architectes ni ingénieurs spécialisés. Sur la côte d'Elath, un jour, j'ai vu rayonner comme une étoile sous-marine la cité vivante des madrépores échafaudée à travers les siècles : un labyrinthe à la fois minéral et organique d'alvéoles surpeuplées. L'unité de ces grottes artificielles mais spontanées ne se révèle qu'après coup au regard indiscret. Ainsi se sont faits la plupart de mes livres...

L'expérience d'Israël a-t-elle effacé pour moi l'exil de l'enfance ? Non, elle m'a donné un renouvellement de ma conscience, éclairant comme par un retour de flamme l'autre côté, l'aire non masquée du visage. Cette expérience m'aura permis de reconquérir la lumière perdue de l'enfance en Alsace en la liant pour la première fois à la clarté adulte. L'arbre de Noël, et Jérusalem couronnée par l'aurore sur la montagne déserte, se joignent et se répondent enfin. Etincelante unité !

Mais ce retour tout réel à Jérusalem est, lui aussi, une métaphore. En effet, pour sensible et véridique qu'elle soit, chaque vie humaine est la métaphore d'un événement plus fondamental, qui l'assoit et lui échappe. J'essaie sans cesse de la dire, et déjà il se soustrait à ma saisie malhabile. Comme un soleil nocturne, il se cache dans la mer rouge du sang qui le nourrit, il monte et descend dans ses vagues. Sans qu'elle puisse jamais la cerner ni l'inscrire dans l'espace, la conscience est à la poursuite de sa racine ignée. Elle vit, à moitié aveuglée et plongée dans les ténèbres de l'habitude, en complicité innocente avec sa braise. Je trouve à servir sa lueur sourde ma plus grande joie en ce monde : mais je le fais par sursauts brefs et incertains, comme agit une créature finie. Sauf miracle, l'inaccessible source de ma vie demeure cachée dans ma plus proche intimité : « Banou-Ël ». Le bélier reste enchevêtré. Pris par les cornes dans le buisson.



Guy Braun, *Les chevaux de halage*.
Monotype, détail, 2010.

Selon les Sages du Talmud, la sainteté humaine repose sur trois grands piliers : Torah, Akhilah, 'Onah – l'étude de la loi, la consommation de la nourriture, et la jouissance sexuelle. Mais seule la colonne centrale rend possible tout le reste, car « sans farine, point de Torah ». C'est pourquoi en Israël la table familiale préparée pour le repas devient le temple de Jérusalem en réduction, l'autel où rayonne la présence divine, fût-ce aux quatre coins de l'exil : « Voici la table qui est dressée devant l'Eternel ». Manger n'est pas une fonction physiologique routinière. Le repas pris en commun, introduit par la bénédiction sur le pain et le lavement rituel des mains, achevé par les actions de grâce traditionnelles, constitue l'office religieux par excellence : « Tu mangeras, tu te rassasieras, et tu béniras YHWH ton Elohim ». La loi mosaïque, en séparant strictement les nourritures pures des choses prohibées souligne le caractère sacramentel de l'ingestion des aliments dans le corps humain ; l'acte de manger conditionne notre existence même : « Nous te remercions pour la vie dont tu nous a graciés, et pour la nourriture dont tu nous nourris. » Le fait de s'assimiler matériellement des substances étrangères à notre être ne reste pas sans conséquences sur le plan le plus profond, il influe directement sur notre destinée en ce monde où tout se tient et se lie. De cet acte de préhension de la matière nourricière ne dépend pas seulement le sort individuel, mais le devenir total de l'humanité, et celui de la Création orientée vers sa rédemption finale, que la transgression – l'absorption des mets interdits – freine ou empêche d'advenir aujourd'hui même ! Littéralement, selon l'enseignement des maîtres, chaque homme devient ce qu'il mange. S'il se transforme en bête impure, à l'image de ce qu'il dévore, il fera régresser en lui-même, puis dans le temps de l'histoire entière, le projet salvateur divin qui fut lancé à l'origine. « Tu ne feras pas cuire l'agneau dans le lait de sa mère » : l'homme qui les mêle en soi avec cruauté et violence, qui anéantit simultanément l'enfant et sa nourrice, détraque l'ordre de succession naturel des êtres créés en ce monde. Il bloque donc le mouvement ascensionnel des générations vivantes, depuis les premiers jours de la Genèse, jusqu'à l'accomplissement ultime de l'œuvre, tel que le Père l'a voulu.

Il repousse d'autant le règne messianique où, selon la parole biblique, « Dieu sera Un et son Nom sera Un sur toute la terre ». Voilà pourquoi ce qui touche à la table juive est de l'ordre de la grâce et de l'absolu. Les Sages soulignent qu'il ne suffit pas de donner sa pitance quotidienne à l'affamé, au pauvre ou à l'étranger qui vient frapper à notre porte : c'est son mets préféré, « ce que son âme désire », qu'il faut sciemment lui offrir, après l'avoir dûment interrogé sur ses goûts personnels en matière alimentaire... Lui présenter simplement la ration neutre utile à sa banale survie, mais privée de « taam » (saveur) et de « réa'h » (odeur), c'est nier en lui la présence de l'Unique, de l'Ombre de Dieu selon laquelle tout fils d'homme fut modelé au commencement du monde. Pareillement, c'est en jouissant de la bouchée qu'il porte à ses lèvres que chaque homme reconnaît en soi-même la proximité de cette présence voilée ; il retrouve dans ce qu'il aime et reçoit en don gratuit la bienveillance du Créateur. Seule la « pensée

du cœur » nous ouvre vraiment l'appétit. Que ce soit le bouillon de bœuf aux quenelles de matzoth, la carpe à la juive en sauce verte, l'estomac farci croustillant au sortir du four, le kouguel aux quetsches et aux marrons ruisselant de jus épais et sombre, savourez-les lentement, pieusement, comme l'exige en Alsace la tradition toute spirituelle de nos grands-mères : « Ihr Känder, achle mét Séchel ! ». Humez avec dévotion le fumet de la sagesse infuse qui s'élève depuis tant de siècles des marmites des douze tribus vers le trône céleste. Ainsi soit-il !

Lettre à Marc Patrice

« Tu veux apprendre à vivre, et tu me demandes ce qu'il faut faire... D'abord, t'interroger longuement sur ton être, l'écouter respirer, aussi bien que les autres, dans ce grand silence pulsant d'énergie muette, où tout prend peu à peu forme et visage véridiques. C'est ainsi qu'un jeune homme se forge ses armes pour devenir fort et un, dans la solitude nécessaire, même si elle lui semble intolérable et injuste. Il n'est pas de chemin facile de soi à soi-même, ni de soi à autrui. Nous passons tous, sans arrêt, par l'expérience cruelle du défilé. Devenir, c'est se glisser comme le torrent de montagne encaissé entre deux parois de roc abrupt et opaque. Mais c'est aussi jaillir en avant, intact, aspiré par l'instant futur, inimaginable, soulevé par une lumière d'aube fragile comme l'écume... C'est être à la fois pris dans un étau, et porté par le vent nouveau, tout ensemble angoissé et joyeux. Tu as très bien formulé cette situation dans sa vérité paradoxale, en m'écrivant que tu te reconnais dans le bois résineux qui alimente le jeu de l'amour, et mourra consumé, heureux. Mais le devoir premier d'un homme ne serait-il pas de faire de ce bref embrasement initial, qui fut la révélation de tes quinze ans, la lente transfiguration de toute une vie, soutenue par l'éclat sourd de sa braise cachée, sans trop souvent faillir, ni se renier ? L'art suprême, c'est de durer dans le détroit d'une existence vécue fatalement sous la menace, et d'en illuminer avec patience l'interminable parcours pour son propre bien, comme pour celui d'autrui qui recevra un peu de cette lumière —, force, obstinée à dissiper le feuillage des ténèbres. Toi qui m'écris que tu surprends sur toi le regard de l'étalon perdu dans la tempête, souviens-toi qu'il faut tout faire pour perpétuer en toi ce coup d'œil-là ! Ainsi parfois certains se reconnaissent entre eux, humains et vivants : très rarement, je le sais. Pourtant, comme tu le dis, tu gardes au fond de toi un bonheur sauvage. C'est pour lui qu'il convient de se battre et de vivre, sans renoncer. Bientôt tu sortiras de l'isolement du poète adolescent. Ton appel semblera susciter une réponse dans ce monde de sourds-muets impitoyables : peuplé non de survivants, mais à proprement parler de surmou-rants, dominé par une horde de robots agités. La voix naissante doit se frayer son chemin à travers une vallée de momies, au fond du défilé que surplombent les murs de roc noir affamés de silence mauvais, qui l'enserrent de toute part et la menacent d'asphyxie. La victoire de la parole est précaire, ton combat pour

surgir va reprendre sans fin. Ici et maintenant, nul butin n'est jamais en vue. Chaque jour sera différée la venue du royaume. N'importe, la vie du poète est à ce prix, dans une époque de fer comme la nôtre, – toujours, peut-être.

Je me souviens de notre première rencontre. Tu étais à peine pubère à cette époque-là, avec la fragilité et la violence inemployable de ton âge, qui attend le miracle tout de suite, sans guère s'y être préparé, – mais n'entend ni ne voit ce qui est déjà là, vraiment, devant soi. Ce qui pourrait lui désigner le chemin où vivre dans une certaine plénitude d'être, si l'œil à cet instant s'ouvrait, si l'oreille soudain vibrerait en temps voulu aux mots qui, distraitemment, lui échappent : dans le difficile éclair d'un présent excessif. Mais le sang humain, la durée des profondeurs du corps, sont plus patients, plus attentifs que nous, qui virevoltons au-dehors, l'âme toute en surface, avec notre regard-papillon frôlant d'autres yeux, d'autres visages insaisissables. En nous, le temps intime sait attendre nos retours au moment de maintenant, à travers tant de détours meurtriers, – les pièges de l'existence –, où longuement nous nous déchirions sans deviner la cause de notre agonie obstinée.

Pour toi c'est peut-être l'heure d'un tel retour, les mains nues, sans poser de conditions, vers l'instant actuel à affronter désormais tel qu'il est, ou comme tu l'incarnes, joie et angoisse inséparablement liées. Ainsi s'étreignent le jour et la nuit devenus indistincts dans la forêt du Rhin en hiver, entre les souches des saules pourrissants, au fond des vieux marécages gelés. Peut-être de telles paroles, cette fois-ci, iront-elles en toi au seuil noir de ta sagesse juvénile, jusqu'au lieu natal du sens qui s'éveille à son propre souffle.

Là tu pourras les entendre sonner midi ou minuit, et te reconnaître en elles pour la première fois. Libéré d'un besoin de justification enfin inutile, délivré de cette soif, de cette anxiété d'émerger, devenues superflues pour qui est, aujourd'hui, né à lui-même.

Il y a en nous une substance qui étanche tout vain désir, par la puissante vertu de vie et de durée qui est racinée en elle. Parfois un seul écho échappé à cette caverne intérieure, un éclat, une écume de cette source séminale et secrète, enfouie en nous en deçà de nous-mêmes, nous restitue l'essence longtemps inaperçue, mais jamais oubliée, de notre royaume personnel, l'inaliénable domaine primordial. Alors la lente agonie charnelle se termine. Tout l'homme, ce fils du souvenir, est restauré dans la matrice de son âme brusquement fécondée par sa propre semence d'avenir, de nouveau et pour toujours enceinte d'elle-même. Comme cela ? Il suffit d'une graine vivante, d'un mot vrai, d'une simple syllabe-clef qui veut et peut ouvrir la pesante porte verrouillée du oui. Certaines paroles agissent ainsi en profondeur, réveillant et éclairant en nous une mémoire initiale soudain rendue dans son intégralité, ignée mais fragile. Devant nous, ce monde double dont nos yeux mêmes sont faits, buisson de feu et de cendre mêlés. Mais l'étonnant, c'est la présence, en amont de soi, du noyau pulsant qui respire. Là veille dans la nuit la source prisonnière, pourtant, de la gangue de pierre morte où elle semble mûrir, – si ce n'est seulement refuser d'y mourir... Il y a entre nous ces lieux communs, lieux vifs de l'âme, s'entend ! Comme s'il existait quelque part un chemin

désert, parcouru ensemble dans un espace autre, un pèlerinage parallèle dans le temps intime de chacun. Peut-être nous retrouverons-nous un jour face à face, dans ce périple clair-obscur dont le poème achevé serait trace, ou annonce. Vivre, qu'est-ce donc, sinon œuvrer pour cette ultime et improbable rencontre ? Autant que douleur, l'attente est une grande amitié. »

(1979)

- 24 -

Ces essais sont extraits de *Pâque de la parole*. Paris : Flammarion, 1983.



Guy Braun, *Les chevaux de balage*.
Monotype, détail, 2010.